

SÉMIOTIQUE ET SOCIOLOGIE

Jean-Marie Klinkenberg
Université de Liège (Belgique)

Que la sémiotique et la sociologie soient de proches parents est inscrit dans l'acte de naissance même de la première discipline. La phrase prêtée à Saussure par les éditeurs de son *Cours de linguistique générale* est célèbre : « On peut [...] concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons sémiologie » (1969 : 33).

Mais cette parenté proclamée, et qui apparaît comme une évidence plus éclatante encore quand des pensées sociologiques se fondent, comme chez Friedrich Hayek, sur la notion de système, reste toutefois problématique. Pour le sociologue Alain Éraly, une ligne de fracture partage nettement le champ des sciences humaines en deux zones. En deçà de cette frontière domine une conception remontant à Platon, où la représentation précède la communication ; elle valide « l'ancienne séparation de l'intériorité mentale et de l'extériorité matérielle et sociale » (2000 : 6). Dans cette conception représentationnelle du savoir et du sens, l'esprit (la langue) constitue un réservoir de représentations, et celles-ci précèdent l'action et l'interaction. Au-delà de cette frontière, une palette de contributions très variées – on y retrouverait à la fois Marx, Mead, Elias ou Goffman – mais qui toutes entendent chasser le fantôme d'un « langage pur » (selon la formule de Merleau-Ponty) imposant ses catégories aux usagers, et professent que la réalité des langages réside dans les interactions verbales, le sens n'émergeant que de ces dernières.

1. Des deux côtés du mur...

Il est trop évident que les deux disciplines dont nous étudions le rapport tendent à camper fermement des deux côtés de cette frontière : les principaux courants de la sociologie s'inscrivent dans le second espace alors que les sciences du langage telles qu'elles se sont développées au moment du *linguistic turn* – et au premier rang d'entre elles la sémiotique – reposent davantage sur la première conception. Dans maints courants de ces sciences, sensible et intelligible sont nettement séparés (c'est spectaculairement le cas dans la conception modulaire de Fodor (1983), et cette séparation a pu être revendiquée comme un fondement théorique incontournable. Par exemple, parlant depuis la rive sémiotique, François Rastier proclame l'étanchéité de trois mondes : celui de la physique, étudié par les sciences de la vie et de la nature, celui des représentations, étudié par les sciences sociales, et le monde sémiotique (1991 : 239). Sur la berge sociologique, l'interactionnisme symbolique entend, lui, se distinguer des « structurofonctionnalismes » : considérant en effet

[...] qu'aucune situation ne peut se déduire mécaniquement d'un système mais résulte de la construction de sens que réalisent les participants au travers de leurs interactions, il met en avant l'observation de *terrain* et la collecte de données *qualitatives*. Au lieu de chercher derrière les phénomènes les *structures* censées les fonder (structurofonctionnalisme), il privilégie la description et l'analyse des *processus* par lesquels ils se réalisent. (Berthelot, 1999 : 291)

Il est intéressant de noter ici que si la sémiotique est née dans le berceau de la linguistique moderne, elle n'a pas été affectée par toutes les évolutions que cette dernière a connues dans les cinquante dernières années.

Pour le comprendre, rappelons-nous que la scène linguistique était naguère dominée par la grammaire générative-transformationnelle, où la langue était conçue comme obéissant à un ensemble de mécanismes sous-jacents généraux descriptibles sous la forme d'algorithmes. Ce modèle fonctionne sur la base d'une conception très particulière du sujet producteur : la théorie linguistique aurait affaire « à un locuteur-auditeur idéal, inséré dans une communauté linguistique complètement homogène, connaissant sa

langue parfaitement » et qui « n'est pas affecté par des conditions grammaticalement non pertinentes » (Chomsky, 1971 : 12). Il y a ici non pas une pure et simple élimination du locuteur, mais une neutralisation de sa variation, au nom de la pureté et de l'efficace du modèle. Or ce sont, entre autres choses, les apories auxquelles condamnait cette neutralisation qui ont amené la linguistique à briser avec son purisme, structuraliste autant que générativiste.

On peut dire, en simplifiant d'une manière imagée, que ce qui allait devenir les sciences du langage a été poussé à élargir son champ de juridiction dans les trois dimensions. En longueur, la linguistique a cessé de s'arrêter à la phrase, et a élaboré cette thèse sémiotique forte voulant que les mêmes structures agissent à tous les niveaux d'élaboration du langage, de la morphologie aux énoncés les plus étendus et les plus complexes. En hauteur, elle devait briser avec un autre postulat : celui de la linéarité du langage. L'étude des phénomènes sémantiques fait aujourd'hui voir que le sens est mu par une dynamique superpositionnelle, dont rendent compte par exemple le concept de polyphonie ou celui de figure, repris à nouveaux frais par la rhétorique contemporaine. En profondeur enfin, ce fut l'élargissement en direction de ce qui n'est pas la langue : le monde. Ce monde où sont les partenaires langagiers et les choses. D'un côté la prise en considération des interactions entre partenaires a débouché sur les développements de la pragmatique autant que de la sociolinguistique et de l'ethnolinguistique. De l'autre, prendre au sérieux l'idée que le langage fabrique le monde et agit sur lui rend désormais impertinent de séparer la sémantique de l'encyclopédie, c'est-à-dire de la représentation du monde qui la détermine.

La sémiotique, qui s'était dans les *Golden Sixties* imposée comme la branche la plus radicale de la linguistique, a entendu conserver sa radicalité et n'a suivi que certains de ces mouvements. Elle n'a en tout cas guère été affectée par la dernière des trois évolutions citées (même si elle a parfois, comme on va le voir, tenté de la réinventer pour son compte). Expliquer cette singularité historico-sociologique sera assurément une des tâches qui incombera à une histoire de la sémiotique encore à écrire.

Revenons à ce que récuse ainsi un courant dominant de la sémiotique. Ce n'est pas seulement l'articulation aux sciences sociales et, au-delà d'elles, au social : c'est la référence elle-même et, encore au-delà, toute pensée réaliste. Elle n'est d'ailleurs pas la seule discipline à tenir cette posture.

Renonçant à toute prétention de saisir le monde, fût-ce sous forme de simple possibilité mentale, des penseurs tels que Mach, Bitbol et surtout Poincaré ont ramené l'ambition des sciences, et de la pensée en général, à des proportions plus modestes. Nos catégorisations, selon le dernier cité, ne sont pas vraies mais sont simplement des conventions commodes ; elles permettent d'économiser le travail conceptuel, rejoignant ainsi le principe d'Occam, sans revêtir la moindre valeur de lois ou de caractéristiques inhérentes à l'univers. L'information est donc intégralement issue du sujet connaissant, qui dans ce cas l'impose à un réel hors d'atteinte. Car les mécanismes étudiés produisent fatalement une distorsion du monde et nous en interdisent à tout jamais une saisie exacte.

La place occupée par le réalisme dans certaines disciplines est dévolue, dans le courant sémiotique dominant en Europe, au textualisme. La sémiotique de tradition greimassienne « exclut du fait sémiotique lui-même, de son mécanisme le plus intime, l'instance productrice du sens. [...] Tout au plus reconnaît-on que cette instance a sa place sous forme de marques dans l'énoncé » (Bordron, 2007 : 83). Le textualisme, posture consistant à aborder la question du sens à travers ses manifestations textuelles, conduit ainsi à assumer les pratiques sociales en les rabattant à l'intérieur d'une petite portion du champ de recherche sémiotique, la portion la mieux cadastrée jusqu'à présent : celle des discours. Cette position ne fait que rejoindre celle, bien connue, de Cassirer, pour qui la « représentation "objective" [...] n'est pas le point de départ du processus de formation du langage, mais le but auquel ce processus conduit ; elle n'est pas son *terminus a quo*, mais son *terminus ad quem* » (1933 : 23).

2. Des oppositions de perspective plutôt que des oppositions disciplinaires

2.1. Des conceptions sociologiques implicites

Quoique récusant la pertinence de la sociologie pour aborder ce qu'elle définit comme son aire de questionnement, la pensée sémiotique ainsi comprise repose pourtant bien sur des conceptions sociologiques implicites.

Si les théories du sens sont nombreuses, elles partent en effet presque toutes de l'axiome de la conventionalité : celui-ci présuppose un accord

préalable à toute communication, et l'existence d'un code extérieur aux consciences individuelles et qui s'imposerait impérativement aux partenaires de l'échange. On comprend aisément que c'est cette conception qui a valu à la linguistique le concept de langue tel qu'élaboré par Saussure, et qui a tant inspiré la sémiotique européenne. Dans un article célèbre, Doroszewski (1933) a montré l'étroite parenté entre les conceptions sociologiques sous-jacentes du saussurisme et la pensée de Durkheim, pour qui les faits sociaux sont des objets consistant « en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui » (2013 : 5)¹. Le concept de langue correspond de toute évidence à un « fait social » ainsi défini et « dans cette perspective spiritualiste, chacun, sous peine de tomber dans l'anomie, se doit de participer aux mêmes normes intellectuelles, contraignantes et imposées de l'extérieur, qui constituent la vie collective » (Bachmann, Lindfeld et Simonin, 1981 : 18-19). C'est une pensée parente qui habitait la linguistique chomskyenne, lorsqu'elle acceptait implicitement le postulat unanimiste de grands idéaux culturels communs à toutes les couches sociales, fréquemment allégué par les sociologues américains, parmi lesquels Robert Merton.

Les théories du sens fondées sur le postulat de la conventionalité sont, même si elles se défendent de cette restriction, des théories de la communication. Mais ces théories refoulent dans l'implicite les conceptions psychologiques, sociologiques et cognitives qui les sous-tendent. En situant la constitution du système dans un « corps social » nommé sans autre détermination, elle n'explique pas comment la convention s'est élaborée. Ce problème est implicitement abandonné à l'anthropologie et à la sociologie². Les théories conventionnalistes suggèrent ensuite que les partenaires occupent une place fixe dans la relation qu'ils entretiennent, et ne se soucient pas de savoir de quels affrontements le consensus peut être le produit (question capitale pour la sociologie critique de Bourdieu). Cette idée simplificatrice a suggéré à certains linguistes l'image naïvement techniciste du « circuit de la communication », où chacun occupe une position que l'autre peut ensuite venir occuper (l'émetteur devenant récepteur et ainsi de suite) : un schéma linéaire qui occulte évidemment les aspects interactifs et négociés du processus.

On ne peut donc parler d'une évacuation du social par la sémiotique saussurienne : il faut plutôt affirmer qu'elle donne à l'interaction sociale une place paradoxale. Ce que, bien après Dorozewski, le père de la sociolinguistique devait malicieusement souligner :

Saussure affirme que la *langue* représente un fait social, une connaissance impartie à pratiquement tous les membres de la communauté linguistique. Par suite, il suffit pour l'explorer d'interroger le premier locuteur venu, voire soi-même. Au contraire, la *parole* est ce qui révèle les différences individuelles entre locuteurs, qu'on ne peut étudier que sur le terrain, par une sorte d'enquête sociologique. Ainsi, l'aspect social du langage se laisse étudier dans l'intimité d'un bureau, tandis que son aspect individuel exige une recherche au cœur de la communauté. (Labov, 1976 : 361)

Concluons provisoirement : on ne peut placer résolument la sémiotique du côté de l'*homo clausus* – l'expression est de Norbert Elias – pour l'opposer à la sociologie : elle est au minimum habitée par une pensée sociologique implicite, qui demande donc à être explicitée et / ou à être complétée.

2.2. Des sémiotiques interactionnistes

J'écris « au minimum », car d'une part la sémiotique d'obédience saussurienne connaît aujourd'hui des évolutions significatives qui la rapprochent de la sociologie, d'autre part certains courants sémiotiques ont d'emblée récusé, avec plus ou moins de netteté, la perspective représentationnelle.

Du côté des évolutions, on voit par exemple un Jacques Fontanille réclamer que la sémiotique se donne les moyens « de participer à la création des objets esthétiques ou à la régulation des conduites » (1998 : 105). Et de proposer une « sémiotique des pratiques » (2010), encore fortement empreinte de textualisme (voir Groupe μ , 2015 : 404-406), bien que les travaux les plus récents du chercheur s'inspirent davantage des travaux de l'ergonome Jacques Theureau (1992, 2004) sur le « cours d'action » et qu'on le voie s'employer à donner en termes sémiotiques une définition rigoureuse de concepts centraux chez Bourdieu, comme le sens pratique et l'*habitus*³. Et les travaux les plus récents sur l'énonciation acceptent de ne plus traquer celle-ci à travers les seules marques formelles, mais tendent à la considérer

comme une praxis (Beyaert, Dondero, Moutat, 2016). Par ailleurs, disions-nous, des courants sémiotiques assument plus ou moins nettement la perspective interactionniste⁴.

Ainsi, même si elle n'y est pas nommée comme telle et si son statut y prête à discussion, la pensée peircienne confère à l'interaction sociale un rôle décisif, notamment quand elle mobilise le concept d'interprétant. On sait que l'interprétant est fréquemment défini comme l'habitude que le concept est destiné à produire, et que ladite habitude est le fait « d'agir d'une façon donnée, chaque fois [que l'on] désire un genre donné de résultat » (Peirce, 1978 : 136). Mais les lectures que l'on a faites de cette notion divergent : pour Marty (1999 : § 60), l'habitude est clairement une démarche interprétative et non une classe d'actions matérielles. Umberto Eco, lui, tire davantage Peirce du côté des pratiques et de la sociologie en le résumant de cette manière : « Les interprétants logiques finaux sont les habitudes, les dispositions à l'action, et donc à l'intervention sur les choses, vers quoi tend toute la sémiose » ; et de poursuivre : « L'interprétant d'un signe peut être une action ou un comportement » (1988 : 204 ; discussion de ce point dans Groupe μ , 2015 : 400-407). Cette disposition à l'action est au cœur de la pensée de Bourdieu mais, plus encore, de celle de Bernard Lahire, qui défend l'idée d'un habitus de classe retraduit en dispositions multiples chez un individu donné en fonction des expériences et milieux de vie qu'il a traversés (2001).

En développant le concept d'encyclopédie, le même Eco (1975) a introduit dans la discipline une dimension à la fois sociologique et historique, en montrant que ce concept peut rendre compte non seulement du statut social des textes, mais des pratiques en général ; il tend ainsi à faire de la sémiotique une théorie générale de la culture, cousinant avec l'anthropologie. Et on sait que pour Youri Lotman (1999), l'espace du sens n'est pas homogène, mais est distribué en autant de sémiosphères particulières qu'il y a de groupes sociaux.

Quant aux développements récents de la sémiotique cognitive, loin de confirmer un dualisme ne reconnaissant « que deux ordres de réalités : le physique et le symbolique (ou représentationnel), sans pouvoir penser leur articulation » (Rastier, 1991 : 238), ils appellent nécessairement des prolongements sociologiques en ce qu'ils visent précisément à rendre compte de cette articulation. Si on peut démontrer que la vie, phénomène dans lequel

s'enracine la sémiogenèse, ne peut apparaître que localement, par poches isolées, ces poches sont au même moment couplées énergétiquement, donc ouvertes. Et ces couplages énergétiques, qui sont à l'origine de la constitution du sujet, produisent la nécessaire socialisation du sens. C'est la conjonction de l'isolement et de l'obligation de réagir à l'environnement – celui-ci comportant des êtres semblables – qui crée une obligation de socialité⁵. Tout système sémiotique portera donc nécessairement cette double postulation : il est individuel et collectif à la fois. Prieto note :

Du fait que le sujet est toujours un sujet social, toute connaissance de la réalité matérielle comporte, au niveau même de la construction de l'identité qu'elle reconnaît à son objet, une composante, la pertinence, qui, n'étant pas « donnée » par l'objet, mais bien au contraire apportée par le sujet, est de ce fait sociale, elle aussi. (1975 : 148-149)

2.3. Des sociologies textualistes

Si la sémiotique peut parfaitement se donner la ligne directrice interactionniste qu'on vient de décrire, la sociologie est quant à elle également traversée par la fracture dont nous sommes partis. Selon Eraly :

Nombre de sociologues – pour ne pas parler des économistes – persistent à décrire le comportement des acteurs de l'exercice d'une rationalité comprise comme une mystérieuse propriété mentale étrangère aux constructions de la réalité qui s'opèrent au travers de la communication et de l'argumentation. Ou continuent d'étudier les représentations sociales comme la simple expression verbale de représentations mentales préalables aux interviews ou aux questionnaires. (2000 : 8-9)

C'est contre une telle perspective que réagit un Éric Landowski dans *La Société réfléchie* (1989) : insistant sur la fonction constructiviste des langages, il démontre que ceux-ci n'expriment pas le social, mais le constituent, en construisant les sujets et les liens de pouvoir entre eux. C'était déjà la position de Gabriel Tarde, pour qui la conversation,

[...] bavardage superflu, simple perte de temps aux yeux des économistes utilitaires, est, en réalité, l'agent économique le plus indispensable, puisque,

sans lui, il n'y aurait pas d'opinion, et, sans opinion, point de valeur, notion fondamentale de l'économie politique, et, à vrai dire, de bien d'autres sciences sociales. (1989 : 116)

Une telle sociologie est, elle aussi, vouée à recourir au textualisme. La chose est éclatante dans la « sociologie de l'acteur-réseau » de Bruno Latour (2006). Elle est bien antiréaliste en ce qu'elle récuse l'idée qu'il y aurait une substance du social⁶, mais professe que ce que nous appelons de la sorte est le produit d'une série de mouvements, d'opérations et de transformations. Une telle sociologie est donc par définition constructiviste. Or il est trop évident que les langages, dans leur manifestation textuelle, doivent jouer un rôle important dans cette construction. Ce que confirme la sociologie de la connaissance élaborée par Latour, fondée sur le même antiréalisme⁷. Dans cette théorie, notre maîtrise épistémique du monde se ramène à celle de l'espace graphique des inscriptions : la feuille de papier ou le tableau noir sur lequel nous gribouillons un schéma ou une formule. Comme on le voit, cette position d'origine pragmatique rejoint celle de la sémiotique idéaliste. À propos du discours scientifique, Latour et Fabbri écrivent d'ailleurs explicitement : « Ce n'est pas la nature (réfèrent ultime) que l'on trouve en aval ou en amont du texte, mais d'autres textes encore qui le citent ou qu'ils citent [*sic*] » (1977 : 89), tandis que Landowski conclut : « Le "réel" qu'elle [la sociosémiotique] s'assigne pour objet [...] n'est pour elle qu'une autre forme du textuel » (1989 : 278).

D'où notre seconde conclusion : la véritable ligne de fracture n'est pas entre des disciplines – la sémiotique et la sociologie –, mais bien entre des courants au sein de ces disciplines : des courants interactionnistes d'une part, des courants autonomistes de l'autre. Du coup, s'il doit y avoir des contacts entre ces disciplines – nous nous exprimons de la sorte car ces contacts sont encore très rares : les sociologues sont peu nombreux à lire les sémioticiens, et il est encore plus exceptionnel que les seconds lisent les premiers –, ces contacts sont de nature à engendrer des produits qui se situent tantôt du côté autonomiste tantôt du côté interactionniste. Si nous convenons de baptiser ces produits du nom de sociosémiotique, il y aura donc non pas une mais deux sociosémiotiques : une sociosémiotique textualiste, bien illustrée par le travail fondateur d'Éric Landowski, et une sociosémiotique des interactions sociales non discursives, nécessairement plus proche de la « sociologie

du social ». Cette dernière sociosémiotique, que nous avons tenté de cadrer au chapitre VII de notre *Précis de sémiotique générale* (2000), pourrait constituer un accomplissement non autonomiste du projet saussurien, en faisant de la conventionalité autre chose qu'un simple postulat.

La première perspective étant plus familière aux sémioticiens, c'est à quelques aspects de la seconde que nous nous attacherons dans les pages de perspectives et de prospective qui suivent.

3. Un point de départ : la variation

Une telle « sociosémiotique du social » doit nécessairement partir, comme la sociolinguistique l'a fait avant elle, d'un phénomène commun affectant de manière massive et spectaculaire les objets dont s'occupe sémiotique : la variation.

3.1. Un phénomène refoulé

On sait que la diversité à l'intérieur d'un système donné peut être telle qu'elle gêne – voire interdit – les interactions sociales fondées sur ce système. Les énoncés connaissent de spectaculaires modulations, dans leur structure, dans leurs styles et dans leurs moyens techniques, et cela tout au long des axes temporel, géographique et social. Et la diversité est aussi du côté des modalités d'énonciation, d'appropriation et de réception de tous ces objets.

Or ces objets – textes, images, pratiques – n'existent sous la loupe sémiotique que sous la forme de modèles; et c'est précisément la variation que la modélisation a pour fonction de neutraliser: la profusion des accents langagiers, l'abondance des palettes stylistiques, le foisonnement des modes d'interaction sociale n'empêchent pas le chercheur de les ériger en autant d'objets unitaires et stables. Les systèmes semblent donc bien ne pouvoir être eux-mêmes que s'ils sont arrachés, ne fût-ce que dans l'instant de leur description, à la variation. Sinon, ils seraient voués au déséquilibre, et les groupes qui vivent les valeurs à l'anomie.

Pourtant, refouler la variation, c'est prendre la description pour l'objet décrit. Si la première se donne légitimement la cohérence pour objectif, elle ne peut pour autant attribuer cet idéal au second; et l'hétérogénéité est bien,

pour Lotman, le trait définitoire même des cultures. C'est d'ailleurs un des problèmes qui se sont posés à la sémiotique des textes, et qu'elle n'a pas vraiment résolu. Pour Lotman, face à une langue comportant potentiellement toutes ses réalisations, il importe de préserver

[...] l'histoire du texte, de son projet de réalisation aux interprétations attestées. Bref, Lotman cherche une conciliation entre la reconnaissance sémiologique d'une structure d'organisation du texte, toujours objectivable, et la vision culturaliste de Boris Tomasevskij, où l'œuvre d'art est saisie comme un évènement changeant, dynamique. (Basso Fossali, 2015 : 448)⁸

Tout à la quête de modèles opératoires puissants, et comme une certaine linguistique avant elle, la sémiotique a fréquemment négligé d'aborder l'aspect variationnel de ses objets.

En fait, il y a là bien plus qu'une négligence : c'est d'une mise à l'écart résolue et consciente qu'il s'agit. Résolue, puisque c'était là le prix à payer pour mettre au point des modèles descriptifs rigoureux. De cette mise à l'écart, qui ne saurait qu'avoir été provisoire, a découlé une relative pauvreté, déjà étudiée, de sa pensée sociologique. Cette carence est un paradoxe dans la double mesure où notre discipline prend pour objets principaux des phénomènes culturels qui sont de toute évidence davantage touchés par la variation que les phénomènes naturels.

Les explications de ce paradoxe sont multiples. On peut par exemple pointer la volonté qu'avait la linguistique en développement, et la sémiotique née dans sa foulée, d'éliminer toute trace de mentalisme. Ou encore le souci qu'avaient ces deux disciplines de ne se pencher que sur des manifestations méthodologiquement contrôlables (les phénomènes de nature discrète se pliant apparemment mieux à cette exigence que les phénomènes mobilisant le continu). Mais la raison principale est peut-être que la sémiotique s'est développée davantage comme une science de la description que comme une science visant l'explication, échappant ainsi en partie à une dialectique des causes et des effets qui l'aurait fait sortir du champ qu'elle s'est donné. En effet,

[...] le « changement pur », en tant que facteur de renouvellement, témoigne du fait que les langages ne peuvent pas saturer l'espace de vie d'une culture.

On reconnaît alors l'existence d'un environnement qui est au-delà de tous les espaces d'implémentation des objets culturels. (Basso Fossali, 2015 : 454)

3.2. La valeur : postulat ou construction ?

On sait que le concept de valeur est central en sémiotique (voir Biglari (dir.), 2015). Or on peut montrer qu'il s'articule obligatoirement à celui de variation (Klinkenberg, 2015). Il faut pour cela pointer l'endroit où la valeur s'articule à la variation.

On sait qu'une certaine lecture du rôle de la valeur dans le système aboutit à lui donner le statut d'une inconnue : dans cette hypothèse, la valeur (ou plutôt la valeur de la valeur) est indifférente. Et ceci est bien conforme à une certaine doxa saussurienne, selon laquelle la valeur n'a d'autre définition que négative.

Mais il faut faire ici intervenir deux faits qui rendent l'un et l'autre compte du dynamisme dans le mouvement de fixation de la valeur d'échange.

Le premier est que cette fixation est un processus ni innocent ni naturel. Elle n'est pas due à quelque *deus ex semiotica*, mais bien au point de vue que des instances particulières ont pris sur l'échange : c'est la manœuvre de fixation de l'échelle que suppose toute valeur. Le second fait à invoquer est que si tout échange suppose une mesure, le choix de l'unité et de l'instrument de la mesure n'est pas non plus attribuable à un quelconque *deus (ex mathematica* cette fois). Ce sont les mêmes instances qui en décident, dans une séquence où il pourrait bien y avoir quelque chose de la négociation. Car tant la fixation de la valeur que l'élection de l'unité et de l'instrument sont inséparables d'une interaction sociale. Ce qui nous ramène aux conséquences de la pensée sociologique de Saussure : celle-ci, on l'a vu, élimine toute tension entre les partenaires de l'échange, et ne leur laisse par conséquent aucune perspective de négociation, ni des valeurs ni des instruments. Or c'est dans ces tensions que les valeurs s'instituent, en convergeant ou en se combattant.

Les courants les plus novateurs de la sémiotique actuelle s'accordent, implicitement ou explicitement, sur l'obligation dans laquelle on se trouve d'introduire ces instances au cœur du système, au nom du double constat

qui vient d'être fait. Ce qui exige de prendre en compte la variation. Car si la fixation de la valeur est un récit, plusieurs actants y interviennent. Et ces instances sont par définition plurielles. Ce n'est donc pas « la » valeur qu'institue le récit mais « une » valeur. Et ce n'était donc pas de vide qu'il fallait parler, ni même d'indifférence, mais d'indéfinition.

À partir de là, deux pistes s'ouvrent : soit on tentera de saisir, pour un système donné, le moment exact où s'établit la valeur d'échange, et celui du choix des mesures : le moment de la génération de la valeur, ou sémiogenèse (voir Groupe μ , 2015) ; soit on décrira, dans les textes apparemment mis en œuvre grâce à ce système, les mécanismes rhétoriques par lesquels s'expriment les convergences et les tensions qui animent la négociation des instances.

3.3. Plan d'une sociosémiotique variationniste

C'est sur ces bases que l'on peut élaborer une sociosémiotique que l'on nommera dès lors à bon droit variationniste.

Elle part en effet du constat que les systèmes varient selon trois grands axes qui sont l'espace, la société, et le temps, trois axes fournissant chacun des critères de description des variétés sémiotiques⁹.

On observe en outre que tout système est le jouet de deux forces antagonistes, ou, plutôt, de deux ensembles de forces antagonistes : des forces centrifuges, ou de diversification, et des forces centripètes, ou de stabilisation. Selon les circonstances, les unes prévalent sur les autres (ainsi, les forces d'unification tendent à dominer lorsque les communications sont intenses, les forces de diversification lorsqu'elles se relâchent). Or c'est sur chacun des trois axes envisagés que s'observent des mouvements aussi bien centripètes que centrifuges. Par exemple, sur l'axe spatial, les forces centrifuges aboutissent à des variétés que l'on pourra nommer sémiotiques dialectales, les forces centripètes aboutissant à des variétés qui sont les sémiotiques standards.

Tenir compte de ce double dynamisme permet de surmonter l'opposition entre les « sociologies du social », où « l'ordre constitue la règle, tandis que le déclin, le changement ou la création sont l'exception » et « la sociologie des associations », pour laquelle « l'innovation est la règle, et ce qu'il s'agit d'expliquer – les exceptions qui donnent à penser –, ce sont les diverses

formes de stabilité à long terme et à grande échelle » (Latour, cité par Heinrich, 2007 : 17).

Il n'est évidemment pas question ici de développer cette sémiotique variationniste, dont on trouvera le plan dans Klinkenberg (2000). Nous nous contenterons de développer une notion appelée à prendre du service dans ce cadre. Un service important parce qu'elle est à la fois articulée étroitement aux questions de la convention et de la valeur et au cœur de la démarche sociologique : celle de norme.

4. La norme

4.1. La norme entre système et énoncé

4.1.1. Normes objectives et normes évaluatives

Le terme de « norme » renvoie aux problématiques les plus brûlantes des sciences du langage. C'est en effet qu'en lui « se retrouvent les refus ou les repentirs et les hésitations des linguistes dans la délicate entreprise de définition de la "langue" » (Helgorsky, 1982 : 1). Pour déblayer le terrain, partons de la distinction classique entre normes objectives et normes évaluatives.

Les premières, qui peuvent aussi être dites normes statistiques, sont les constantes observées dans un phénomène ; autrement dit, les règles déduites a posteriori de ladite observation. Soulignons le pluriel ici utilisé : « normes » ; avec la notion de norme objective, on ne vise en effet pas des moyennes non accompagnées d'indices de dispersion, mais bien la corrélation entre certaines fréquences et des variables telles qu'une constante thématique, ou un groupe d'usagers défini. De sorte qu'il n'y a pas une, mais *des* normes objectives.

La norme évaluative peut aussi être dite subjective, ou prescriptive. C'est celle qui répond à la question de savoir si un énoncé donné peut être considéré comme légitime par une collectivité quelconque. À cette opposition d'objets correspondent des orientations disciplinaires distinctes. L'étude des normes objectives relève donc en principe d'une sémiotique descriptive (de préférence aidée d'outils statistiques) et semble engager une perspective *étiquée*, puisqu'elle envisage son objet comme autonome. Notons toutefois que l'usage du pluriel pointe le caractère sociologiquement réparti de ces

normes ; de sorte que leur étude ressortit aussi à une sociosémiotique des pratiques. L'étude des normes évaluatives, faisant intervenir le jugement de la collectivité, relève quant à elle d'une sociosémiotique des attitudes et des représentations autant que des pratiques, et engage une perspective *émique*.

4.1.2. Un troisième larron inévitable

En principe, la distinction entre normes objectives et évaluatives est claire, aussi claire que l'opposition entre Racine et Corneille dans la doxa scolaire : la norme objective peint la pratique sémiotique telle qu'elle est, l'évaluative peint la pratique telle qu'elle devrait être. En fait, cette opposition n'est claire ni en fait ni en droit.

Dans l'histoire de la linguistique, la norme objective est un concept qui naît pour jouer le rôle d'intermédiaire entre le système, stabilisé, et ses actualisations foisonnantes. La nécessité de ce troisième terme est d'abord soulignée par la glossématique. On se rappellera que Hjelmslev distingue

[...] une forme pure, le schéma, défini indépendamment de sa réalisation sociale et de sa manifestation matérielle ; b) une forme matérielle, la norme, définie par une réalisation sociale donnée mais indépendamment encore du détail de la manifestation ; c) un ensemble d'habitudes adoptées par une société donnée, et définies par les manifestations observées, l'usage. (Helgorsky, 1982 : 2)

Mais c'est Eugenio Coseriu qui a le mieux théorisé la norme objective, en fondant sa conception tripartite sur une critique approfondie de la dichotomie saussurienne. Voilà comment Helgorsky décrit sa position :

Dans les définitions de langue et de parole, il reconnaît trois plans que Saussure ne sépare pas nettement :

- physiologique / psychique
- individuel / social
- concret / abstrait,

et montre que la première partie de ces oppositions est régulièrement rapportée à la parole alors que la seconde l'est à la langue. Du point de vue qui nous intéresse, les définitions de Saussure impliquent l'assimilation de 'concret' à 'individuel' d'une part, de 'social' à 'systématique' d'autre part. Or, si l'on considère les réalisations linguistiques, on voit qu'une partie des caractères collectifs qu'on peut y discerner ne sont pas identifiables avec le

système. Ce sont cependant des éléments ni uniques, ni accidentels, ni contingents mais répétitifs et qui font partie des habitudes d'une collectivité linguistique donnée. À ces éléments 'normaux' mais non fonctionnels, c'est-à-dire n'appartenant pas au système, Coseriu donne le nom de *norme*. Il distingue ainsi selon le degré d'abstraction auquel s'arrête l'analyse trois plans d'observation : celui des caractéristiques variées et variables des objets, celui des caractéristiques normales, communes et plus ou moins constantes, indépendantes de leur fonction, celui des caractéristiques fonctionnelles. La norme représente donc, dans cette perspective théorique, un premier degré d'abstraction entre la réalité foisonnante de la parole (*habla*) et la rigueur fonctionnelle de la langue (*sistema*). (1982 : 3-4)

D'autres structuralistes encore s'accordent sur la pertinence qu'il y a à combler le vide qui subsisterait dans la description des faits sémiotiques si l'on s'en tenait à une dichotomie, et donc à distinguer trois instances hiérarchisées. Comment est obtenu cet intermédiaire ? Par deux types de procédures qu'il importe de ne pas confondre : l'abstraction et la généralisation. Pour Hjelmslev, le schéma a

[...] l'avantage sur la norme de ne pas présupposer l'usage, mais au contraire d'être présupposé par lui. L'analyse linguistique de la langue en tant que schéma a donc une valeur explicative que ne peut avoir une description de la langue en tant que norme. En outre, la norme détermine l'usage ; il y aura donc autant de normes linguistiques que de substances dans lesquelles elles se réalisent. Tandis que le schéma, n'instituant que des valeurs différentielles, est indépendant de toute considération de substance. L'usage viendrait-il à se modifier du tout au tout (soit à l'intérieur d'une même substance, dans la diachronie, soit dans le passage d'une substance à une autre), que le schéma resterait identique, 'pourvu que la distinction et les identités préconisées par [lui] soient sauvegardées'. (Badir, 2000 : 66, commentant les *Essais linguistiques*)

Le produit de l'abstraction est donc indépendant du produit de l'observation des variations contextualisées, qui peut déboucher sur une généralisation, c'est-à-dire sur une norme objective.

Bien sûr, dans les faits, ces deux procédures convergent fréquemment. Et d'un côté comme de l'autre, on compte avec une acceptabilité sociale. La différence est le statut de cette acceptabilité : simple postulat dans l'ana-

lyse immanente de Hjelmslev, elle est au cœur d'une analyse sociologique des normes évaluatives.

Ceci impose de traiter la question des normes en termes résolument sociologiques. Ce qui n'est pas trop malaisé : si le concept n'a pas encore droit de cité en sémiotique (il a mis du temps pour se frayer un champ au sein de la linguistique), il est central en sociologie où, en une première approximation, la norme se définit comme « une règle ou un critère régissant notre conduite en société » (Chazel, 1998 : 581).

Je vais tenter d'adapter cette définition en la déployant sous la forme de sept propositions, qui pointeront autant de lieux où le sémiotique s'articule au sociologique.

4.2. Sept propositions sociosémiotiques sur les normes

4.2.1. Les normes sont partagées

J'ai souligné plus haut qu'un postulat unanimiste sous-tendait autant la grammaire générative que les conceptions saussuriennes. Et il est de fait qu'il n'y a pas de norme sans un minimum de partage social.

Un tel postulat fait pourtant l'impasse sur la variabilité sociale de l'accès aux produits normés. Or qu'il y ait une stratification sociale des normes est trop évident. Bien plus : comme on va le voir (§ 5), c'est la variabilité de l'accès aux produits normés qui produit les conditions de l'évolution.

Mais refuser l'unanimité ne doit pas nous pousser à jeter le bébé avec l'eau du bain, et éliminer de la définition de la norme son caractère nécessairement partagé. La définition de la communauté linguistique fournie par Labov est bien connue. On sait que ce dernier a opéré une véritable révolution copernicienne, en démontrant l'inanité d'une définition de la communauté linguistique qui en ferait celle des usagers pratiquant effectivement et régulièrement la même variété : ce qui réunit les membres d'une communauté, c'est de pouvoir se reporter aux mêmes normes. On appellera donc communauté sémiotique un groupe aux membres duquel s'imposent les mêmes normes. Et ce que le concept de communauté présuppose s'est vu radicalisé par la sociologie des champs de Bourdieu : on y montre que c'est par le contrôle social – voire par la violence symbolique – que le « partage » est obtenu. « Pour qu'un mode d'expression parmi d'autres [...] s'impose comme seul légitime, il faut que le marché linguistique soit unifié et que

les différents dialectes (de classe, de région ou d'ethnie) soient pratiquement mesurés à la langue ou à l'usage légitime » (Bourdieu, 1982 : 28).

4.2.2. Les normes sont intériorisées

La conformité aux normes est régulée par un contrôle social. Ce contrôle social peut être externe – et on parlera en ce cas de sanction (voir 4.2.5.) –, mais il peut aussi être interne ; on parlera alors de régulation. C'est que la contrainte sociale peut être intériorisée par les individus, et dès lors s'exprimer sous une forme déontique.

Cette intériorisation permet à la sanction de prendre un tour positif dans la mesure où c'est l'individu qui assume la norme à laquelle il obéit. Elle a aussi pour fonction de rendre moins perceptibles les mécanismes d'imposition du partage social. L'intériorisation, qui peut être groupale et est à l'origine de l'*habitus* bourdieusien, est évidemment une tendance : elle peut être plus ou moins forte, de la même façon que la norme peut être plus ou moins explicite (voir 4.2.7).

4.2.3. Les normes sont contextualisées

Ce troisième point permet de nuancer une seconde fois le premier, qui portait sur le partage des normes. Le contrôle social – qu'il soit négatif avec la sanction ou positif avec la régulation – est exercé par des individus, des instances ou des groupes donnés, s'exerce sur des individus, des instances ou des groupes donnés, et est pertinent dans des circonstances données, à propos d'un objet donné.

Tous les aspects de la dynamique sociale sont donc convoqués dans cette contextualisation. Et en particulier, il y a une variabilité de l'accès à la norme, déjà indiquée en 4.2.1. et que nous pouvons commenter plus en détail ici. Il arrive en effet tantôt qu'une norme s'impose à un groupe et que les membres de ce groupe disposent des moyens techniques leur permettant d'adopter les comportements légitimes ou de mener les actions (voir 4.2.4.) légitimes, tantôt que d'autres membres ne disposent pas des moyens adéquats. Dans le premier cas, on peut parler de congruence, et dans le second de distorsion. Un cas particulier de telle distorsion a bien été étudié par les sociolinguistes : celui qui génère l'insécurité linguistique (voir Labov, 1976), concept qui peut aisément être étendu à la sociosémiotique, qui met en évidence des phénomènes de sécurité et d'insécurité sémiotiques.

4.2.4. Les normes déterminent les pratiques

Les normes tendent à susciter chez les membres des groupes qui y sont soumis des comportements, des conduites et des postures. Toutes choses que je résume dans le mot de pratique. Soulignons le verbe « tendent » : la norme peut ne pas déterminer une action réelle, objective, mais simplement l'image, le désir, le besoin ou l'approbation de cette catasémie. Elle peut donc tantôt être le moteur d'une action réelle, tantôt un stimulant purement symbolique.

Par ailleurs, tant le choix de l'action particulière que celui de son mode d'effectuation – effectif ou symbolique – sont des processus guidés par une régulation sociale. Convergence, divergence. Ce sont en effet ces pratiques qui seront jugées tantôt appropriées, tantôt inappropriées. Ce qui nous amène au point suivant.

4.2.5. Les normes définissent des critères et des sanctions

Les normes se déclinent en critères – eux-mêmes contextualisés –, qui permettent d'apprécier l'action déterminée par elles.

Tout d'abord, elles tracent une frontière : d'un côté, les pratiques inappropriées, illégitimes, voire interdites ; de l'autre, les pratiques appropriées, légitimes, voire désirables. Il y a donc ainsi des normes de proscription et des normes de prescription, se formulant sous la forme d'injonctions tantôt négatives tantôt positives. Mais la formulation de critères permettant de proscrire et de prescrire ne peut aller sans la définition de sanctions. Le respect des critères entraîne ainsi des sanctions positives (approbation), leur non-respect débouchant des issues négatives (réprobation).

On peut redire ici ce qui a été dit à propos des pratiques : il n'est pas nécessaire que la sanction soit effectivement appliquée : il faut et il suffit qu'existe la possibilité de corréler une action et une sanction.

4.2.6. Les normes impliquent des valeurs

La plupart des mécanismes qui viennent d'être décrits – l'intériorisation, l'autorité sociale que représente le partage, le tropisme vers les pratiques, mais aussi, et singulièrement, la légitimation et la sanction – ne sont possibles que parce que les normes sont l'expression de principes déterminant ce qui est désirable et ce qui ne l'est pas. Ce sont ces principes que l'on appellera ici valeurs.

On voit immédiatement qu'il y a une relation hiérarchique entre normes et valeurs : les normes sont des règles pour la conduite, tandis que les valeurs, situées au niveau supérieur, servent à identifier les conduites souhaitables dans un contexte donné. Normes et valeurs sont donc entre elles comme moyens et objectifs.

4.2.7. Les normes et les valeurs doivent pouvoir s'énoncer

Les normes et les valeurs étant partagées, elles sont inséparables d'un discours. Elles se fondent donc toujours sur un récit primitif, ou un mythe fondateur, et nécessitent la mise au point d'une argumentation, celle-ci fût-elle implicite. Il y a donc une rhétorique des normes. Les discours épisémotiques, brochant sur des stéréotypes, constituent de bons exemples de tel discours.

C'est au fond là un cas particulier du phénomène de l'explicitation des normes, déjà rencontré lorsqu'il a été question de l'intériorisation de celles-ci (voir 4.2.2.). Ces deux facteurs – intériorisation et explicitation – sont intéressants à conjoindre. Non qu'il y ait une corrélation rigoureuse entre intériorisation et implicitation d'une part, extériorisation et explicitation d'autre part : une norme peut parfaitement être à la fois implicite et extériorisée, ou explicite et intériorisée. Mais on peut poser qu'une norme est d'autant plus prégnante – et a une plus grande force d'émergence, dans le cas d'une norme nouvelle – qu'elle est à la fois intériorisée et explicite.

5. Normes et variation diachronique

La question du changement est une *crux* pour la sémiotique du système. On voit en effet mal comment un système permettrait de rendre compte d'actualisations qu'il ne prévoit pas ; autrement dit, la nouveauté apparaît comme impossible. Il y a là un paradoxe, que l'on pourrait formuler de la façon provocante qui suit : si on abandonne le système, le sens disparaît ; mais si on le conserve, seule la tautologie est possible. Les seuls actes sémiotiques possibles seraient donc l'actualisation des virtualités du système et l'explicitation de l'implicite (voir Prieto, 1966)¹⁰.

Ainsi, la pauvreté de la pensée sociologique de la sémiotique se double d'une faiblesse de sa pensée historique, dans la mesure où la discipline a résorbé la diachronie dans ce qu'on peut appeler une achronie¹¹. Le textua-

lisme présente en effet l'avantage de donner des moyens d'intercepter la variation et en particulier la variation diachronique. Il le fait par exemple en donnant aux textes ou aux énoncés visuels étudiés une valeur récapitulative ou sommative. Mais il s'agit bien d'une récupération de la diachronie, que seule rend possible une conception moniste, et non dialogique, de l'intertextualité.

De multiples solutions existent pour traiter le problème. Nous en détaillons certaines dans Groupe μ , 2015 (chap. VIII). Mais l'une d'entre elle se fonde sur la distinction normes / valeurs, et c'est pourquoi je la commenterai ici.

Cette distinction laisse en effet prévoir la possibilité que puissent exister des distorsions entre normes et valeurs (ce qui est d'ailleurs à la base du phénomène de l'anomie). Or ces distorsions peuvent, à côté d'autres facteurs, expliquer le dynamisme du système, et donc sa variabilité.

Elles permettent en effet l'apparition de la déviance, concept théorisé par Robert Merton (1956). La source du phénomène est la présence d'une distorsion entre les objectifs proposés aux acteurs sociaux et les modes d'actions qui sont réellement à leur disposition. Dans un tel cas de figure, deux solutions sont possibles. Ou le groupe met l'accent sur les valeurs, au détriment des normes qui devraient les incarner, ou il privilégie les normes, au détriment des valeurs qu'elles sont censées servir.

Dans le premier cas, on observe que le groupe n'assure pas à tous ses membres les moyens techniques de se plier efficacement aux valeurs dominantes. Et ceci détermine généralement un mouvement d'innovation, ce que Jean-Marie Guyau avait déjà montré dans son *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1885). Ce mouvement, surtout remarquable dans les couches les plus fragiles ou les plus émergentes du groupe, vise à assurer à cette fraction du groupe un accès plus réaliste aux valeurs. On comprend que dans un tel cadre naissent de nouvelles normes.

Dans la seconde hypothèse – la prévalence des normes formelles sur les valeurs –, on a le ritualisme. Selon Merton, ce type de conformisme se rencontre particulièrement dans les sociétés traditionnelles, rétives au changement. Sur le plan sémiotique, elle se traduit par le purisme et l'hypercorrectisme, phénomène sociosémiotique mis en évidence par les travaux de Labov.

Merton envisage aussi les deux autres configurations que sont l'évasion, où tant les valeurs que les normes sont abandonnées, et la révolte, où est proposé un système de normes et de valeurs radicalement nouveau.

6. Sociologie de la sémiotique

Un examen des rapports entre sémiotique et sociologie, aussi bref qu'il soit, ne saurait éluder le fait qu'il y a aussi une sociologie *de* la sémiotique : les pratiques des sémioticiens peuvent elles-mêmes être objet d'interrogation sociologique¹².

Or à l'heure actuelle, on manque encore d'études institutionnelles sérieuses sur la discipline. Il est sans doute significatif qu'aucune contribution historique sur elle n'envisage cet aspect des choses et que la réflexion épistémologique en la matière escamote systématiquement la question de ses propres déterminations sociales. Un numéro comme celui que *Linx* a pourtant intitulé *Spécificité et histoire des discours sémiotiques* (2001) n'échappe pas à cette règle ; et, malgré les espoirs que j'ai personnellement mis dans le projet, le dossier que *Signata* a consacré à *L'Institution de la sémiotique* (2012) élude largement le problème.

Il n'est pas question de mener ici cette étude, commencée dans Klinkenberg, 2012. Mais on ne peut éviter de constater que la sémiotique, en tant qu'institution, se structure en deux zones bien distinctes : distinctes par les agents qui y œuvrent, par les instruments qu'on y utilise, par les objectifs qu'on y poursuit, par les langages à travers lesquels la discipline s'y construit et s'y montre. En termes bourdieusiens, on pourrait parler d'un champ de production et de diffusion restreinte et d'un champ de production et de diffusion de masse (Bourdieu, 1991).

Le champ sémiotique – expression où l'adjectif « sémiotique » a pour référent la discipline, et non ses objets ou sa méthodologie – restreint est celui où se concentre la légitimité, celle des acteurs comme celle des concepts. C'est celui de la sémiotique pour sémioticiens¹³. Et, à l'instar de la littérature pour écrivains, il jouit d'une relative autonomie par rapport aux structures sociales. Car c'est aussi, comme dans tous les champs restreints, à ce niveau que la discipline se donne une identité forte, notamment par la mise au point d'un langage qui la distingue. La spécificité du langage de la sémiotique, qui traîne la réputation d'être jargonnant, prend évidem-

ment sa source dans la vocation modélisante qui est la sienne. Mais à côté de ce rôle, le métalangage mis au point dans le champ restreint a aussi une fonction sociale moins évidente : la mise au point de terminologies a un impact sur la circulation des concepts, sur leur appropriation par les groupes, et donc sur la reconnaissance mutuelle des membres de ceux-ci autant que sur les différenciations qui s'opèrent entre eux. À côté de la clôture sur un système conceptuel que suscite un appareillage terminologique, il y a donc aussi des effets d'inclusion-exclusion qui ne sont pas de petite importance ; il y a des luttes pour la légitimité ou le pouvoir terminologiques, dont la première caractéristique est justement de ne pas se formuler comme telles.

C'est dans le champ sémiotique de diffusion et de production large que la discipline joue un rôle auxiliaire (lorsqu'elle constitue la matière d'un enseignement chez les apprentis architectes, chez les designers, les journalistes, etc.) Ses praticiens, le plus souvent occasionnels au demeurant, n'ont dans cette configuration qu'une faible légitimité au regard des normes qui régissent le marché du champ restreint. On observe aussi que les outils sémiotiques sélectionnés par eux sont fréquemment détachés de leur cadre théorique, et que ces outils ne sont d'ailleurs pas particulièrement ceux qui sont considérés comme centraux ou d'actualité par les acteurs du champ restreint. Quant à la terminologie, elle présente dans le champ élargi une particularité qui la distingue fortement de celle du champ restreint. Cette différence n'est d'ordre ni sémantique ni stylistique (la sémiotique du secteur élargi ne se soucie pas nécessairement d'être moins jargonnante que l'autre...) mais pragmatique : alors que là elle entend être l'instrument même de la construction de la problématique, elle sert ici à désigner des phénomènes réputés préexistants, puisque déjà établis et discutés par d'autres disciplines (ce qui nous ramène à l'opposition dont cette étude est partie).

La présence massive de la sémiotique due à sa mobilisation dans le champ élargi est généralement peu commentée. La raison de cette absence est une illusion d'optique, ou erreur de perspective, produite par le fait que bien peu de sémioticiens acceptent de voir leur discipline jouer le rôle d'une science auxiliaire. C'est donc tout le champ élargi qui est symboliquement discrédité. Et pour cause : accepter ce déplacement d'axe entraînerait à coup sûr une perspective impliquant un tri sévère dans les pièces de l'appareil conceptuel de la discipline, une révision de ses postulats, et surtout une ré-

flexion sur les langages à travers lesquels la sémiotique se parle. Autrement dit, la position épistémologique de la discipline n'est pas – en dépit de la conception angélique dominant ce secteur de la philosophie qu'est l'épistémologie – indépendante de sa position sociologique.

Cette question de la dualité du champ sémiotique global n'est pas de petite importance. En effet, ici comme dans d'autres secteurs culturels, la scission en deux sous-champs, et la délégitimation du second qui en découle, est précisément une manifestation de pouvoir. Et faire jouer à la sémiotique le rôle citoyen qui peut être le sien consiste précisément à s'interroger sur l'articulation de ces deux secteurs.

Conclusion

On vient d'examiner ce que peut être l'apport de la sociologie – ou à tout le moins de l'esprit sociologique – à la sémiotique. Mais à bien y regarder, ce n'est pas d'une simple contribution qu'il s'agit. Traiter de la variation comme un fait sémiotique implique en effet une réflexion sur les objets et les méthodes de la discipline qui ne peut manquer de mettre en question ses postulats. En d'autres termes, on ne saurait « injecter une dose » de sociologie à la sémiotique sans déclencher un mouvement la faisant sortir de l'état de « science normale » – ce moment épistémologique où, selon la périodisation de Kuhn (1962), le travail de recherche s'accomplit dans des cadres théoriques et méthodologiques normés –, état où elle se trouve pour l'instant, pour la faire entrer dans une phase de « révolution scientifique », où apparaissent de nouveaux paradigmes. Confronter sémiotique et sociologie ne saurait manquer d'avoir un important impact épistémologique sur la première.

Et c'est précisément sur ce point que l'apport de la sémiotique à la sociologie – car il faut en terminant évoquer l'apport de celle-là à celle-ci – pourrait s'avérer déterminant. Si par définition, toute discipline scientifique déploie son propre appareil épistémologique, le degré d'explicitation de ce dernier peut varier. Et il est de fait que la discipline sémiotique s'est, au long de son processus de construction, donné des contraintes formelles très fortes. Au point qu'une bonne partie de ses concepts tend à faire coïncider le domaine du sens dans sa généralité et celui du savoir organisé.

Ce haut degré d'exigence épistémologique peut constituer un des apports

de la sémiotique à la sociologie et, au-delà de cette dernière, à l'ensemble des sciences humaines, encouragées à expliciter leurs options théoriques et méthodologiques. C'est de cette manière que pourrait se concrétiser le programme de Morris, qui donnait pour mission à la sémiotique de faire dialoguer les sciences. Elle peut en effet constituer leur interface commune car si toutes ont un trait en partage – la signification –, sa vocation est d'explorer ce qui reste pour les autres un postulat. Or cette question des conditions de production de la connaissance est également centrale dans la sociologie des sciences (voir Latour et Woolgar, 1979 ; Latour, 1989).

Sur ce socle général, un apport particulier de la sémiotique à la sociologie peut être de démontrer à cette dernière que toutes les données dont elle se sert sont d'emblée des objets signifiants (ce caractère symbolique étant le produit de l'interaction avec le milieu) et, en définitive, de l'aider à établir – ce que fait pour son compte la sociologie des champs de Bourdieu – qu'il y a une relative autonomie du symbolique. « L'idée simple que j'ai à l'esprit », professait ce dernier, « c'est que la représentation que les sujets sociaux se font du monde social fait partie de la vérité objective du monde social » (2015 : 103). Cette question de la représentation constitue la véritable intersection entre la sociologie et la sémiotique. C'est grâce à elle qu'à un certain moment les disciplines ont pu cousiner : pensons à Barthes et à Eco (dont le concept d'encyclopédie est injustement oublié) sur le versant sémiotique, à Goffman sur le sémiologique.

Mais la responsabilité de la sémiotique vis-à-vis de la sociologie ne se borne pas à cette fonction critique. En effet, « un savoir critique n'implique pas seulement une certaine prise de conscience réflexive quant à ses propres modes d'élaboration, mais également quant à ses propres enjeux » (Leclercq, 2014 : 41), enjeux épistémologiques certes, mais aussi éthiques et politiques. Et d'ailleurs, l'épistémologie du XX^e siècle – d'Adorno et Habermas à Latour et Stengers – « n'a cessé d'interroger cette distinction et de mettre en évidence la dimension axiologique, voire même politique, de l'activité de connaissance » (*Ibid.* : 43).

Fédérant dans un même cadre conceptuel des pratiques humaines habituellement tenues séparées, la sémiotique aide le citoyen à faire une lecture décalée et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut. En prenant pour objet la généralité du sens, elle met en évidence la connexité de tous les lieux de distribution du sensible et de l'intelligible et vérifie ce qui est

le soubassement de toute émancipation : la conscience d'un monde en partage. Elle a donc bien une vertu politique, au sens de Rancière (1990), et est – ou au moins devrait être – ce que Bourdieu disait de la sociologie : un « sport de combat ».

NOTES

¹ Peut-être le binarisme saussurien doit-il lui aussi quelque chose à Durkheim : « Toutes les croyances religieuses connues, qu'elles soient simples ou complexes, présentent un même caractère commun : elles supposent une classification des choses, réelles ou idéales que se représentent les hommes, en deux classes, en deux genres opposés, désignés généralement par deux termes distincts que traduisent assez bien les mots de profane et de sacré » (2007 : 82).

² Pour Durkheim, qui introduit la notion d'anomie dans *La Division du travail social*, 1893, l'expérience de la contrainte sociale joue un rôle déterminant dans l'acquisition des catégories structurantes. Si elles sont partagées, c'est parce que chacun fait l'expérience qu'elles doivent l'être : par exemple, échouer à structurer l'espace en fonction de la distinction sacré / profane ou en fonction des territoires de chasse tribaux expose à des conséquences sociales majeures.

³ Ce qui n'était pas trop malaisé : pour Bourdieu, en effet, l'*habitus* (collectif ou individuel) est une sorte de récit puisqu'il consiste en un héritage incorporé pouvant se traduire en dispositions diverses qui, elles-mêmes, se projettent dans des champs en fonction des possibles qu'ils offrent.

⁴ Dans ce qui suit, le mot « interaction » sera pris dans un sens plus large que lui donne Goffman (1974) : l'interaction est aussi celle du sujet à son milieu.

⁵ Sur tout ceci, voir Groupe μ , 2015. Par ailleurs la même sémiotique cognitive met en évidence les phénomènes de catasémiose, ou action du sens sur le monde, phénomènes dans lesquels le lien social est évident.

⁶ Latour affirme « que l'ordre social n'a rien de spécifique ; qu'il n'existe aucune espèce de "dimension sociale", aucun "contexte social", aucun domaine distinct de la réalité auquel on pourrait coller l'étiquette "social" ou "société" ; qu'aucune "force sociale" ne s'offre à nous pour "expliquer" les phénomènes résiduels dont d'autres domaines ne peuvent rendre compte », cité par Heincih, 2007 : 17).

⁷ Selon Latour et Woolgar (1986), la préférence pour un type déterminé d'interprétation n'est pas basée sur sa valeur cognitive mais n'est qu'un effet de la compétition sociale entre groupes de scientifiques tâchant d'imposer leur mode d'interprétation.

⁸ La préoccupation de vivre cette dialectique entre la diversité de l'expérience et l'unité de l'objet de savoir n'est d'ailleurs pas le monopole de la sémiotique. Non seulement toutes les disciplines intellectuelles doivent gérer l'apparente contradiction entre le fixe et le variable, mais c'est là le lot de tous les êtres vivants, voués à donner du sens à leur environnement par leurs pratiques : leur finitude, face à un monde infini, les contraint à rendre ce monde fini afin

de pouvoir le manipuler (voir Mayr et Tort, 1996 : 599-600 ; Groupe μ , 2015).

⁹ Ces trois types de variation ne peuvent être dissociés que pour les besoins de la classification. Dans les faits, ils sont en étroite relation les uns avec les autres. Ainsi, on peut poser que (a) la variation dans l'espace (V.E.) peut dépendre de la variation temporelle (V.T.), ou diachronie ; (b) que V.T. peut dépendre de V.E. ; (c) que V.E. peut être corrélé avec (V.S.), et (d) vice versa ; (e) que V.T. peut dépendre de V.S. et (f) vice versa.

¹⁰ Comme on l'a vu, c'est aussi à cette difficulté que la sociologie latourienne entend réagir.

¹¹ Raison pour laquelle j'ai proposé « Sémiotique et diachronie » comme thème du Congrès 2013 de l'Association française de sémiotique, tenu à Liège.

¹² Pour Bourdieu, « le fait de rappeler que les classifications sont des enjeux de luttes permet de retourner sur le classificateur le regard de la pratique : de même que la vision objectiviste permet d'apercevoir les luttes pratiques comme monocritères, unilatérales, etc., la réflexion sur l'existence des luttes pratiques à propos des classements permet de découvrir une vérité objective de l'objectivisme et de poser, du même coup, la question des conditions sociales de possibilité de cette vision objective. Dire que les classements sont des enjeux de luttes conduit à objectiver le travail d'objectivation. On part de cette découverte simple : les gens luttent sans cesse avec des injures, avec des classements [...] et les luttes quotidiennes de classement sont des luttes sur le système dominant » (2015 : 89).

¹³ Dans le « sous-champ de production restreinte, [...] les producteurs n'ont pour clients que les autres producteurs, qui sont aussi leurs concurrents les plus directs » (Bourdieu, 2015 : 7).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AA.VV. (1982), *La Norme, concept sociolinguistique*, n° spécial du *Français moderne*, t. L, n° 1.
- AA.VV. (1998), *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Albin Michel.
- AA.VV. (2001), *Spécificité et histoire des discours sémiotiques*, *Linx*, n° 44.
- AA.VV. (2012), *L'Institution de la sémiotique : recherche, enseignement, professions*, *Signata*, n° 3.
- BACHMANN, Christian, LINDEFELD, Jacqueline, SIMONIN, Jacky (1981), *Langage et communications sociales*, Paris, Hatier.
- BADIR, Sémir (2000), *Hjelmslev*, Paris, Les Belles Lettres.
- BASSO FOSSALI, Pierluigi (2015), « Le Rythme étrange et la catalyse ponctuelle de la culture. Dialogues possibles entre Barthes et Lotman », *Signata*, n° 6, pp. 447-462.
- BERTHELOT, Jean-Michel (1999), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert-Seuil.
- BEYAERT-GESLIN, Anne, DONDERO, Maria Giulia, MOUTAT, Audrey (dir.)

- (2016), *Les Nouvelles approches de l'image : sémiotique visuelle et énonciation*, Limoges, Lambert Lucas.
- BIGLARI, Amir (dir.) (2015), *Valeurs : aux fondements de la sémiotique*, Paris, L'Harmattan.
- BORDRON, Jean-François (2007), « Transversalité du sens et sémiose discursive », dans ALONSO, Juan, BERTRAND, Denis, COSTANTINI, Michel, DAMBRINE, Sylvain (dir.), *La Transversalité du sens : parcours sémiotiques*, Vincennes, Presses Universitaires de Vincennes, pp. 83-98.
- BOURDIEU, Pierre (1982), *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- BOURDIEU, Pierre (1991), « Le Champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, pp. 3-46.
- BOURDIEU, Pierre (2015), *Sociologie générale*, vol. 1 : *Cours au Collège de France 1981-1983*, Paris, Le Seuil.
- CASSIRER, Ernst (1933), « Le Langage et la construction du monde des objets », *Journal de psychologie normale et pathologique*, n° 30, pp. 18-44.
- CHAZEL, François (1998), « Norme et valeurs sociales », dans AAVV, *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Albin Michel, pp. 581-587.
- CHOMSKY, Noam (1971 [1965]), *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Le Seuil.
- DOROZEWSKI, Witold (1933), « Quelques remarques sur les rapports de la sociologie et de la linguistique : Durkheim et F. de Saussure », *Journal de psychologie normale et pathologique*, n° 30, pp. 82-91.
- DURKHEIM, Émile (2007 [1912]), *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, CNRS éditions.
- DURKHEIM, Émile (2013 [1895]), *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- ECO, Umberto (1988 [1973]), *Le Signe*, Bruxelles, Labor.
- ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milan, Bompiani.
- ÉRALY, Alain (2000), *L'Expression et la représentation : une théorie sociale de la communication*, Paris / Montréal, L'Harmattan.
- FODOR, Jerry A. (1983), *The Modularity of Mind*, Cambridge (Mass.), the MIT Press.
- FONTANILLE, Jacques (1998), « Décrire, faire, intervenir », *Protée*, vol. 26, n° 2, pp. 104-116.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GOFFMAN, Erving (1974 [1967]), *Les Rites d'interaction*, Paris, Minuit.
- GROUPE M (2015), *Principia semiotica : aux sources du sens*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- GUYAU, Jean-Marie (1885), *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*,

Paris, Alcan.

- HEINICH, Nathalie (2007), « Une sociologie très catholique. À propos de Bruno Latour », *Esprit*, n° 5, pp. 14-26.
- HELGORSKY, Françoise (1982), « La Notion de norme en linguistique », *Français moderne*, t. L, n° 1, pp. 1-14.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2000), *Précis de sémiotique générale*, Paris, Le Seuil.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2008), « Normes linguistiques, normes sociales, endogène », BAVOUX, Claudine, PRUDENT, Lambert-Félix, WHARTON, Sylvie (dir.), *Normes endogènes et plurilinguisme : aires francophones, aires créolophones*, Lyon, ENS éditions, pp. 17-32.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2012), « Ce que la sémiotique fait à la société et inversement », *Signata*, n° 3, pp. 13-25.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2015), « Valeurs et variation : de la valeur d'échange à la valeur éthique, en passant par la valeur de survie », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Valeurs : aux fondements de la sémiotique*, Paris, L'Harmattan, pp. 129-143.
- LABOV, William (1976), *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
- LAHIRE, Bernard (2001), *L'Homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris, Hachette.
- LANDOWSKI, Éric (1989), *La Société réfléchie : essais de socio-sémiotique*, Paris, Le Seuil.
- LATOUR, Bruno, FABBRI, Paolo (1977), « La Rhétorique de la science. Pouvoir et devoir dans un article de science exacte », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 13, pp. 81-95.
- LATOUR, Bruno, WOOLGAR Steve (1986), *Laboratory Life. The Construction of Scientific Facts*, Princeton, Princeton University Press.
- LATOUR, Bruno (2006), *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1990), *Universe of The Mind. A Semiotic Theory of Culture*, Londres, I.B. Tauris & Co. Ltd.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1999 [1966]), *La Sémiosphère*, Presses Universitaires de Limoges.
- MARTY, Claude, MARTY, Robert (1992), *99 réponses sur la sémiotique*, Montpellier, Centre régional de documentation pédagogique.
- MERTON, Robert King (1966), *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon.
- NEF, Frédéric (dir.) (1976), *Structures élémentaires de la signification*, Bruxelles / Paris, Complexe / Presses Universitaires de France.

- PEIRCE, Charles S. (1978), *Écrits sur le signe*, Paris, Le Seuil.
- PRIETO, Luis J. (1966), *Messages et signaux*, Paris, Presses Universitaires de France.
- PRIETO, Luis J. (1975), *Pertinence et pratique : essai de sémiologie*, Paris, Minuit.
- RANCIÈRE, Jacques (1990), *Aux bords du politique*, Paris, Osiris.
- RASTIER, François (1991a), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (1991b), « Problèmes de sémantique cognitive », VERGNAUD, Gérard (dir.), *Les Sciences cognitives en débat*, Paris, CNRS éditions, pp. 163-174.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1972 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- TARDE, Gabriel (1989 [1901]), *L'Opinion et la foule*, Paris, Presses Universitaires de France.
- TORT, Patrick (dir.) (1996), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, Presses Universitaires de France.
- THEUREAU, Jacques (1992), *Le Cours d'action : analyse sémio-logique. Essai d'une anthropologie cognitive située*, Berne, Peter Lang.
- THEUREAU, Jacques (2004), *Le Cours d'action : méthode élémentaire*, Toulouse, Octarès.
- VERGNAUD, Gérard (dir.) (1991), *Les Sciences cognitives en débat*, Paris, CNRS éditions.